

## Devant une nouvelle traduction de la fin du Notre Père

« Sommes-nous prêts à nous laisser dire quelque chose par le texte biblique, même si cela ne nous arrange pas ? Sommes-nous prêts à nous laisser bouleverser, réorienter et – au plus profond – renouveler par la parole de Dieu, ou sommes-nous nous-mêmes le critère de ce que le texte biblique a à dire (et a le droit de dire) ? C'est au fond cette question qui est l'enjeu du débat actuel autour du Notre Père. » H.C. Askani

Dans le cadre de la réforme, controversée à l'interne, de son « Missel », l'Église catholique romaine a décidé de modifier la traduction française de la dernière demande du Notre Père. Le texte que nous connaissons : « *Ne nous soumet pas à la tentation, mais délivre-nous du mal* », date de 1966. Jusque-là, les catholiques francophones disaient : « *Ne nous laissez pas succomber à la tentation mais délivrez-nous du mal* », alors que les protestants (Segond) et les orthodoxes disaient plutôt : « *Ne nous induis pas en tentation mais délivre-nous du malin* ».

Le texte actuel est le fruit d'un intense travail œcuménique au lendemain du concile Vatican II et des grands espoirs, entre autres œcuméniques, que ce dernier avait soulevés. Un consensus, impliquant des compromis, s'était établi entre experts des principales confessions chrétiennes autour d'une traduction plus fidèle au texte grec du Nouveau Testament. Mais cette nouvelle traduction a soulevé des questions théologiques et pastorales : comment comprendre et accepter l'idée que Dieu, notre Père, puisse nous soumettre à la tentation? Dès 2004, les orthodoxes francophones avaient majoritairement renoncé à la nouvelle traduction.

Alors, que change cette nouvelle traduction déjà en vigueur dans les communautés catholiques francophones en Europe et en Afrique « Ne nous laisse pas entrer en tentation »? Est-ce dire la même chose autrement, ou dire autre chose?

Il faut d'abord affirmer que ce « Ne nous laisse pas entrer en tentation » ne peut absolument pas se justifier comme traduction du texte grec de Matthieu et de Luc, si ce n'est par une récréation hypothétique que nous verrons dans un instant. Le verbe grec ici est *eispherein*, qui ne peut signifier autre chose que « faire entrer, introduire, apporter dans, déposer à l'intérieur de »<sup>1</sup>.

Certains objectent au texte qu'on rencontre chez Matthieu et Luc qu'il induise l'idée que Dieu serait pour quelque chose dans l'expérience de la tentation, qu'il nous ferait même y entrer. Ils invoquent alors systématiquement l'épître de Jacques : « *Que nul, quand il est tenté, ne dise : Ma tentation vient de Dieu. Car Dieu ne peut être tenté de faire le mal ni ne tente personne. Chacun est tenté par sa propre convoitise, qui l'entraîne et le séduit*<sup>2</sup>. » Une déduction semble s'ensuivre : ce que Jacques a affirmé aussi clairement, Jésus ne peut

---

<sup>1</sup> En ce sens, la traduction que nous utilisons présentement, « ne nous soumet pas à », est équivoque, car il pourrait suggérer que Dieu attendrait de nous de devenir des êtres soumis, au lieu de nous dresser debout en libérant notre liberté, comme l'écrit Paul : « C'est pour que vous soyez durablement libres que Christ vous a libérés » (Galates 5 1).

<sup>2</sup> Jacques 1 13-14.

l'avoir contredit. Il n'a pu vouloir dire ce que Matthieu et Luc nous rapportent. Le verbe *eispherein* qu'ils emploient résulterait-il d'une erreur de traduction?

C'est ce qu'ont cherché à faire valoir deux érudits catholiques, Raymond Tournay et surtout Jean Carmignac qui font valoir qu'à la différence de nos langues, les verbes se déclinent, dans les langues sémitiques comme l'arabe, l'hébreu biblique et l'araméen, qui était celle que parlait Jésus, sous trois modes : l'ordinaire, l'intensif et le causatif. Par exemple, le même verbe peut signifier *Entrer... Faire irruption... Causer l'entrée ou faire entrer*. Ce dernier mode, le causatif, peut être compris de deux manières : une action directe (faire entrer) ou une permission, un laisser faire (permettre d'entrer, laisser entrer). Carmignac et Tournay ont soulevé l'hypothèse qu'au moment où la tradition orale est passée, très tôt, de l'araméen au grec, le sens « causatif » permissif aurait été perdu au profit du sens causatif direct. Comme l'écrit le théologien genevois Askani<sup>3</sup> : « On a inventé (ou construit) un nouveau texte original. »

Cette hypothèse pose une grave question, surtout pour nous, de tradition protestante : quel est notre rapport au texte biblique dans sa littéralité? Sans doute tout texte est-il objet d'interprétation, mais la base, n'est-elle pas le texte tel qu'il est établi selon le consensus des spécialistes à la suite de l'étude des manuscrits qui nous l'ont transmis et de la connaissance des langues dans lesquelles il a été écrit?

Il nous faut de plus reconnaître que la Bible nous présente une multitude de textes qui ne nous conviennent pas, voire même qui nous heurtent. Comme le « *Ne nous fais pas entrer dans la tentation* », ils nous choquent, nous indisposent, nous provoquent. Faudra-t-il chaque fois les modifier au nom de la « rectitude théologique », comme on manipule si souvent le langage de nos jours au nom de la rectitude politique? Mais où cela s'arrêterait-il? Bien des pages de la Bible seraient expurgées ou caviardées!

Revenons au Notre Père. Qu'est-ce que Jésus nous enseigne ici à demander?

Je crois que la clé se trouve dans l'objet du verbe : « la tentation ». Spontanément, nous pensons « aux » tentations de la vie quotidienne : celles de fermer notre cœur à quelqu'un ou même de nous venger, de juger supérieurs aux autres, de posséder en surabondance des articles de consommation, de fréquenter des sites pornographiques ou de consommer abusivement de l'alcool, que sais-je?

Mais quand nous lisons dans les évangiles : « *Aussitôt (après son baptême), l'Esprit pousse Jésus au désert. Durant quarante jours au désert, il fut tenté par Satan* »<sup>4</sup> ou « *Alors*

<sup>3</sup> ASKANI, Hans-Christoph. [Une tentation à prix réduit. A propos de la nouvelle traduction du Notre Père](#). In: *Études Théologiques et Religieuses*, 2014, vol. 89, n° 2, p. 173-181.

<sup>4</sup> Marc 1 12-13

*Jésus fut conduit par l'Esprit au désert, pour être tenté par le diable, »<sup>5</sup> nous comprenons bien que ce n'est pas de ce genre de tentation qu'il est question.*

Pour moi, la meilleure clé pour déverrouiller l'énigme se trouve dans le seul autre endroit des évangiles où on retrouve les mots du Notre Père, même verbe et même complément : « Veillez et priez afin de ne pas entrer en [ou : dans la] tentation »<sup>6</sup>. Il ne s'agit sûrement pas ici « des » tentations de la vie quotidienne, ordinaire.

La tentation des disciples, qui est aussi celle de tous les disciples de Jésus de tous les temps, et donc la nôtre, concerne l'épreuve qui vient, à savoir la passion et la mort de Jésus. C'est déjà suggéré dans l'annonce de Jésus : « Après avoir chanté les psaumes, ils sortirent pour aller au Mont des Oliviers. Et Jésus leur dit : "Tous, vous allez tomber". »<sup>7</sup>

L'échec apparent de Jésus, dont la mission s'achève par son arrestation, son procès et sa mise à mort par les autorités légitimes de son peuple, relance la grande question que posait déjà Jean-Baptiste : « Es-tu celui qui doit venir? »<sup>8</sup>, à laquelle fait écho la désillusion des disciples d'Emmaüs : « Nous espérions, nous, que c'est lui qui délivrerait Israël, mais... »<sup>9</sup> Comment, si Jésus est le messie, l'envoyé de Dieu, son fils même, comment n'a-t-il pas été « sauvé » par Dieu? Son dernier cri demeure une brûlante question dans l'esprit de ses disciples : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Face au mal sous toutes ses formes, le silence de Dieu, l'inaction de Dieu sont depuis toujours la grande tentation, la grande épreuve des croyants. Quand à Massa et Mériba, les Hébreux se sont retrouvés sans nourriture et sans eau, ils se sont mis à douter du Dieu sauveur qui les avait fait sortir d'Égypte. Ils dirent à Moïse : « Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte? Pour me laisser mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux? [...] Ils tentèrent Dieu en disant : YHWH est-il oui ou non au milieu de nous? »<sup>10</sup>

On ne remarque pas assez que dans les demandes du Notre Père, il y a un « mais » qui unit les deux dernières, au point peut-être de n'en faire qu'une seule : « mais délivre-nous du mal ». C'est que quand le mal l'emporte, nous sommes plongés dans un questionnement qui porte à douter de la bonté, de la paternité de Dieu annoncées par Jésus.

Si je reformulais en mes mots cette dernière demande, je dirais, peut-être : Que ton silence et ton apparente inaction quand nous sommes confrontés au mal dans le monde et dans nos vies personnelles ne nous fassent pas entrer dans la remise en question de ta présence, de ta bonté et de ta fidélité. Et que nous n'en venions pas à douter, à te mettre à l'épreuve de prouver que tu es notre Père bienveillant.

Paul-André Giguère

---

<sup>5</sup> Matthieu 4 1

<sup>6</sup> Matthieu 26 41; Marc 14 38; Luc 22 46

<sup>7</sup> Marc 14 27; voir aussi Matthieu 26 31

<sup>8</sup> Matthieu 10 3 et Luc 7 19

<sup>9</sup> Luc 24 21

<sup>10</sup> Exode 17 3-7